

cie par la fatigue et les veilles, minée par l'obsession de cet ancien amour qui ne lui laissait pas une minute de tranquillité. Elle avait raconté toute sa vie à sa fille, pour la préserver, disait-elle, mais c'était pour pouvoir lui parler de lui. Elle persistait d'ailleurs, malgré tout, à croire en lui, à le défendre, à chasser d'elle l'idée d'une trahison. Elle espérait toujours le revoir, surtout dans les derniers temps au seuil de la mort.

C'est à cette époque, à peu près, que la mère et la fille avaient fait connaissance d'Armand, le jeune homme dont nous avons parlé.

Elles habitaient toujours le quartier Latin, toutes les deux. Elles occupaient dans une maison sombre de la rue Saint-Jacques, deux petites chambres, l'une où elles travaillaient, l'autre où elles couchaient, côte à côte, dans deux lits de fer.

Un soir, la mère était rentrée seule, un peu plus tôt, pour préparer le dîner, quand elle avait entendu, à travers la cloison, un bruit singulier. On eût dit des sanglots étouffés, des plaintes.

Elle s'arrêta dans sa besogne, surprise, et elle écouta.

Le bruit persistait, devenait plus distinct et partait de la chambre voisine.

Berthe savait que cette pièce était habitée par un jeune homme qu'elle avait rencontré quelquefois dans l'escalier et qui la saluait toujours respectueusement. Elle avait déjà remarqué l'air triste de ce locataire, l'aspect misérable de ses vêtements... Était-ce lui qui était malade, qui se plaignait, peut-être ?

Elle sortit sur le carré, colla son oreille à la serrure.

Elle ne s'était pas trompée.

Elle vit son voisin jeté en travers sur son lit, se roulant tout habillé.

La clef était sur la porte.

Elle la tourna et entra.

Au bruit qu'elle fit, le jeune homme s'était redressé vivement.

Il la regardait tout honteux, les yeux rouges.

— Pardonnez-moi... murmura-t-elle. J'avais entendu des plaintes... Etes-vous souffrant ?

Il semblait ne pas comprendre, tout ahuri d'avoir été surpris ainsi.

— Je ne suis pas souffrant, répondit-il.

— Vous avez du chagrin ?

Elle fit cette question avec son air bon, maternel.

Le jeune homme, touché, fondit en larmes.

— Je suis votre voisine, murmura-t-elle, nous nous connaissons presque. Si je puis vous être utile...

Le jeune homme, un peu défilant d'abord, se laissa gagner par la physionomie honnête et compatissante de l'ouvrière.

Il lui raconta tout.

Son histoire était celle d'une multitude de jeunes gens partis de la province à Paris pour y chercher fortune et qui n'y trouvent souvent que des déceptions, la misère, la maladie, l'épuisement et la mort. Il se nommait Armand Rivière. Il avait quitté son pays, la Charente, presque sans ressources, l'argent de son voyage en poche seulement. Il n'avait pas de vocation bien déterminée.

Il venait chercher un emploi, cet emploi vague qu'ambitionnent tous les jeunes gens qui ont un peu d'éducation et qui ne savent qu'à faire. Il se rendait à Paris pour écrire dans un bureau, selon l'expression consacrée... Quel bureau ? Peu importe !... Il apportait avec lui pour tout viatique quelques lettres de recommandation qu'un ami de son père, employé des contributions, lui avait données... Il avait perdu sa mère tout jeune, et son père devenu infirme ne pouvait plus travailler. Il espérait gagner à Paris assez d'argent pour son père et pour lui.

Après l'affolement des premiers jours, produit par l'immensité des rues, des maisons, par cette sensation d'infini qui se dégage de l'aspect de la Capitale, il s'était mis résolument à l'œuvre. Il avait porté consciencieuse-

ment ses lettres, les unes après les autres, et les déceptions avaient commencé... Partout de bonnes paroles, mais rien de précis ; des plaintes et des lamentations sur l'encombrement de tous les emplois, les difficultés que l'on avait à Paris pour gagner sa vie. Tous ceux qu'il voyait, provinciaux comme lui, regrettaient la province... Ils en parlaient avec des regrets et des soupirs de la province où on mange de bonnes choses, à bon marché, où on respire le bon air, où on voit de la verdure, des arbres, des ruisseaux... Oh ! si on pouvait y retourner, et pour le reste de la vie !... Mais non, on était pris dans l'engrenage... Il fallait y rester jusqu'à ce qu'on fût broyé !...

Il revint chez lui, découragé.

Un jour surtout, il avait eu un gros crève-cœur.

Armand Rivière s'était présenté dans une maison importante, qui se fondait, recrutait son personnel, et on l'avait écouté, on lui avait donné bon espoir... mais il fallait voir le directeur. Or, le directeur, personnage fort connu, gros bonnet lancé dans la politique et les affaires, qui brassait les millions, raffermissait ou démolissait les ministères, n'était pas facile à voir. Il fallait aller chez lui, à son hôtel particulier, à certaines heures déterminées.

Le jeune homme s'y rendit exactement.

Il entra dans l'hôtel tout rougissant, tout ému.

Tout l'intimidait, la célébrité, l'importance du personnage qu'il allait voir et qu'il connaissait déjà par sa photographie étalée à toutes les vitrines, la somptuosité de la demeure, vaste et décorée comme un palais.

Il ne s'y aventurait qu'en tremblant, craignant d'être mis dehors, ne sachant comment s'y prendre.

C'était la première visite qu'il faisait à un homme de cette envergure.

Il marchait sans voir, comme s'il avait été dans quelque demeure éthérée, se laissant conduire par les domestiques.

On le laissa seul quelques minutes dans un salon où tout l'éblouissait, où il hésitait à poser les pieds, tant les tapis étaient épais et moelleux, devant des sièges couverts d'étoffes de soie, sur lesquels il n'osa pas s'asseoir.

C'était avec des étoffes pareilles, moins belles peut-être que les prêtres, chez lui, disaient la messe.

Il attendit debout, tressaillant au moindre bruit.

On lui avait demandé sa carte, qu'il avait remise machinalement.

Au bout de quelques minutes, la porte s'ouvrit.

Un valet le conduisit dans une autre pièce.

Le personnage était là, debout, l'air ennuyé.

Il put à peine balbutier quelques mots...

L'homme le toisait impertinamment, son lorgnon mis, semblant tout surpris d'avoir devant lui cet iroquois qu'il ne connaissait pas et qui pouvait à peine parler.

Cet attitude acheva de troubler le provincial... qui se perdit tout à fait.

Le grand homme fit un geste d'impatience.

Son lorgnon tomba d'un coup sec... Son œil devint dur, et il laissa tomber cette seule phrase :

— Nous ne prenons pas d'enfants en nourrice !...

Puis il tourna le dos.

Armand resta un instant debout à la même place, anéanti, avec des bourdonnements dans les oreilles.

Il avait l'air tout jeune encore, plus jeune qu'il n'était réellement, la figure rose, un peu bouffie, avec un soupçon de moustaches sur les lèvres.

Il sortit en chancelant, reconduit par les domestiques qui le regardaient d'un air ironique.

Cet incident lui avait cassé bras et jambes, avait tué tout son courage.

Il resta chez lui huit jours, enfermé, sans oser sortir, sans avoir la force de faire de nouvelles démarches.

Cependant, le peu d'argent qu'il avait apporté s'épuisait, bien qu'il mangeât à peine.